Stendhal journaliste anglais, études réunies par Philippe Berthier et Pierre-Louis Rey

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/37877>

DOI : 10.4000/studifrancesi.37877

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2004

Pagination : 624-625

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « *Stendhal journaliste anglais, études réunies par Philippe Berthier et Pierre-Louis Rey* », *Studi Francesi* [En ligne], 144 (XLVIII | III) | 2004, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 08 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/37877> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.37877>

Ce document a été généré automatiquement le 8 mai 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Stendhal journaliste anglais, études réunies par Philippe Berthier et Pierre-Louis Rey

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

AA. VV., *Stendhal journaliste anglais*, études réunies par Philippe BERTHIER et Pierre-Louis REY, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2001, pp. 238.

- 1 L'activité journalistique de Stendhal, qui collabora de 1822 à 1829 à diverses publications britanniques, parfois publiées à Paris, méritait un réexamen, d'autant plus qu'on dispose, grâce au regretté Keith G.McWatters et à Renée Dénier, du corpus reconstitué et renouvelé des sept volumes des *Chroniques pour l'Angleterre* (Grenoble, Ellug, 1980-1995), plus facilement accessible dans la présentation donnée par R.Dénier, sous le titre éloquent de *Paris-Londres* (Paris, Stock, 1997).
- 2 L'ensemble des recensions, articles et chroniques de Stendhal offre un idéal terrain d'étude à qui s'intéresse à la situation de la littérature pendant la Restauration, dans une perspective sociocritique dont Stendhal serait l'inventeur. Les communications s'appliquent aux approches parallèles du champ littéraire observé par Stendhal qui, avant Balzac, considère les écrivains dans leur attitude et leur stratégie.
- 3 Yves ANSEL (pp. 5-19), qui rappelle d'entrée que les *Chroniques* «ont quelques longueurs d'avance» sur la deuxième partie d'*Illusions perdues*, décèle chez Stendhal une approche inédite de la littérature immédiate, saisie dans ses outrances et ses bassesses ordinaires. L'observateur de la vie littéraire parisienne ne néglige rien ni personne, à une époque où débute l'industrialisation de la presse et de la littérature et où le pouvoir littéraire, sous la double menace de la camaraderie et du charlatanisme, devient une imposture (Michel ARROUS, pp. 21-38). C'est un regard satirique que le petit-neveu de Grimm jette sur le «panorama désolant» de la France littéraire et sur les nouvelles formes de la

sociabilité littéraire. Parmi les innombrables portraits qui composent cette «comédie littéraire», Brigitte DIAZ (pp. 39-54) choisit quelques éminents spécialistes de l'auto-médiatisation – Jouy, d'Arlincourt, Hugo, Chateaubriand – pour montrer que le «tableau de Paris» tourne au pamphlet et que «derrière le conteur frivole pointe le moraliste».

- 4 Au mercantilisme s'ajoute la vampirisation de la littérature par la politique. Le «journaliste anglais» qui dresse une cartographie idéologique de la littérature est bien un observateur; un critique est avant tout un sociologue étranger au discours sur le «sacre de l'écrivain», qui refuse les postures toutes faites et veut faire réfléchir son lecteur (José-Luis DIAZ, pp. 55-70). La sociologie, telle que la pratique Stendhal, s'adosse à une exigeante éthique de la littérature; elle n'en est pas moins sous-tendue par une vision comique quelque peu paradoxale, puisque l'écrivain déclare à la fois que «le plus sûr moyen de perdre un homme, c'est de le rendre ridicule» et que le rire a déserté le monde, donc que ses chroniques sont placées sous le signe d'un désenchantement sauvé par la dérision. Francesco SPANDRI (pp. 71-90) retrouve dans les *Chroniques* la «question du comique» qui n'a cessé de préoccuper Stendhal: la verve, la raillerie, la gaieté, telles sont les armes qu'il emploie contre le sérieux – la *noblification* et le *lux phrasier* – cautionnant ainsi «le statut beyliste du moi hors d'atteinte». Mais il s'agit sans doute plus d'une «comédie sérieuse» que d'un «incessant ricanement». L'important est que le rire réclame un renouvellement social et littéraire.
- 5 Parmi les autres thèmes qui illustrent la diversité et la cohérence du propos stendhalien, Suzel ESQUIER (pp. 99-110) retient la présence de Rossini: malgré une médiocre connaissance du compositeur, l'article «Rossini» – le premier consacré au Napoléon de la musique, en 1822 – contribue à la légende de musicien et s'enrichit progressivement en *Vie de Rossini*. De même, Shakespeare, enjeu décisif dans sa bataille pour le libéralisme en littérature, annonce les pamphlets de 1823 et 1825 (Martine REID (pp. 111-124).
- 6 Sur le plan politique, Philippe BERTHIER (pp. 171-188) convoque, sur l'air voltairien de «Mangeons du jésuite!», un Stendhal dont la stratégie consiste à dénoncer l'existence d'un réseau qui quadrillerait un pays colonisé: réglant un compte d'enfance avec les «spectres noirs», il serait prédestiné à tomber dans la «fantasmagorie jésuitophobe» obscurantiste, en victime de l'«hallucination libérale». Richard BOLSTER («Stendhal et la réputation de Napoléon en Angleterre», pp. 125-132) et Michael NERLICH («L'Allemagne dans les contributions de Stendhal à la presse anglaise», pp. 133-142) montrent l'écrivain bien plus critique que Scott en 1827, résistant à la légende napoléonienne naissante ou accumulant approximations, erreurs et contresens, mais aussi de justes vues sur les présupposés de la propagation de la philosophie idéaliste. Pierre-Louis REY (pp. 162-170) considère aussi le Stendhal historien dans son palmarès des «Figures royales» – de Louis XIV, grand ordonnateur de la vanité française, à Louis XVIII, ridiculisé, et Charles X, dont le seul mérite est d'être bon cavalier – très librement traitées dans le *Paris-Londres*, plus précautionneusement dans les écrits intimes.
- 7 Autre motif récurrent sous la plume de ce journaliste d'humeur batailleuse: la question du style, où se lit toujours une idéologie. Stendhal vise le «style ambitieux et déclamatoire», les fausses élégances des écrivains contemporains – malgré sa sympathie pour l'auteur d'*Ourika* et d'*Édouard* ou par attaque de Villemain, exemple de juste milieu stylistique – comme le montre avec pertinence Eric BORDAS (pp. 189-212): l'obsession de la clarté donne de leçons de «manifeste politique». Jacques DURRENMATT traite («Allusion et obscurité: violence et langage dans les chroniques stendhaliennes»,

pp. 213-226) du procédé discursif, non sans rapport avec l'ironie, entre la malignité et la politesse, en connivence totale avec son lecteur. L'idéal stendhalien du «vernis transparent» est menacé par la stratégie allusive – systématisée dans *Armance* – qui suppose, avec une joie héritée de la «vivacité créative des Lumières», la capacité de décodage d'un «correspondant idéal» (Alice TIBI, pp. 227-236).

- 8 Ce recueil qui rassemble les actes du colloque de mars 1999 en Sorbonne Nouvelle confirme l'importance, la diversité – jusque dans l'érudition de seconde main (J.THEODORIDES, «Les intérêts orientalistes de Stendhal», pp. 143-161) – et la cohérence de l'activité journalistique de Stendhal. Activité qui fut certes un gagne-pain, mais aussi un banc d'essai pour une singulière et précoce prise de position dans le débat contemporain sur l'éthique de la littérature et la définition de l'écrivain idéal.